

Jason Martin, peintre sculpteur

L'artiste britannique travaille la matière picturale en alchimiste. À l'occasion de Miami Art Basel qui ouvre ces jours-ci, il applique ses recherches plastiques au sac Lady Dior. Résultat très étonnant, proche de la pépite.

Par **Valérie Duponchelle**

Publié le 26 décembre 2016 à 15:15



Jason Martin dans son atelier au Portugal, avec le sac Dior qu'il a créé. *Jake Curtis*

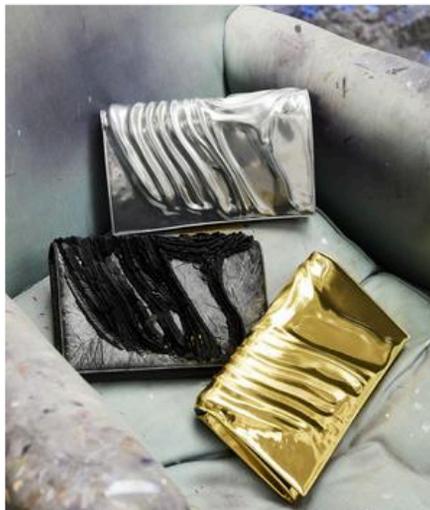
Au 27 Bell Street, dans cette oasis londonienne qu'est Marylebone dans le district de la cité de Westminster, les équipes de la Lisson Gallery, en débraillé anglais stylé propre au Saturday wear, s'activent au montage de l'exposition de Jason Martin.

Elle envahira tout l'espace, jusqu'au 7 janvier, de ses vagues de peintures qui semblent emprunter au fond marin et à la surface de la Lune. Les salles blanches et nues se succèdent dans ce pieux labyrinthe de l'art contemporain qui serpente dans les vieilles maisons, imbriquées les unes dans les autres. Sur les cimaises et sur les tables de montage, les nouvelles toiles à la fois monochromes et changeantes de Jason Martin, très grand format à la palette en demi-teintes. Vert d'eau, gris perle et blanc de craie, violet pâle comme les fleurs de sous-bois chères à Lady Chatterley chez D. H. Lawrence. Elles gardent l'empreinte du geste de ce peintre qui sculpte la matière, la maintient en relief et en suspens, comme une plage dessine encore les vagues après le ressac.

«J'avais déjà essayé de créer des bijoux d'artiste pour la galeriste Louisa Guinness, mais je n'ai pas dépassé le stade du prototype», nous confie sans fausse pudeur ce plasticien né à Jersey en 1970, homme nature qui n'a pas l'arrogance habituelle au monde de l'art. «Tom Ford s'est intéressé à mon travail du début. Rien de l'ampleur du projet Lady Dior. Il m'a passionné par l'interaction qu'il suppose entre peinture et sculpture, matière picturale et supports, toile contre cuir. Un sac est déjà en soi une mini-sculpture. Au début, j'étais sceptique: les contraintes pour créer cet effet de relief, d'ombres, de reflets et de zones surexposées à la lumière sont complexes. Il leur a fallu inventer une technique qui comble le vide d'un côté et permette le relief de l'autre», dit le peintre sans dédain pour les arts appliqués, dans le droit sillage de la leçon du Bauhaus. Bronzé et détendu, il partage son temps entre ses studios de Londres et du Portugal et pose naturellement en tongs devant l'objectif, comme les artistes de Los Angeles. Son livre préféré est *Cent ans de solitude* du Colombien Gabriel García Márquez, feu d'artifice littéraire et magique qu'il raconte, les yeux brillants.

Pourquoi associer Jason Martin, peintre abstrait, serein, exposé avec Damien Hirst et autres terreurs de la YBA (Young British Artists) Génération dans «Sensation» à la Royal Academy of Arts en 1997, à cette reine de la mode qui doit son nom à Lady Diana? «Après coup, cela paraît très logique. J'ai imprimé l'image d'un sac Lady Dior, puis je l'ai découpée comme un puzzle et je l'ai peinte! Puis, j'ai appliqué dessus l'image plus précise de certaines de mes œuvres. Cela coulait de source! Nous avons fait ensuite un vrai prototype. Chaque fois qu'un artiste a une idée, il la tient pour fantastique. Puis il doit se battre. Là, je ne rencontrais que des ondes positives dans les dizaines de choix que nous avons dû faire ensemble.»

Tableaux miroirs



Pour ce projet, qu'il décline en différents modèles, Jason Martin a sculpté la matière comme il le fait pour ses toiles, qu'il exposera bientôt à la Lisson Gallery, de Londres.

La solitude du peintre qui cherche en silence et voyage avec obstination vers l'inconnu, reclus volontaire et heureux dans son atelier, a plus de charme dans les récits, plus d'épines dans la réalité. «Aux moments frénétiques succèdent des temps morts, des pots au noir où rien ne bouge, n'évolue. Pendant trois ans, j'ai arrêté de peindre à l'huile, j'en étais las.» Le voici donc plongé dans les mixed media, acrylique, pâte à modeler, gel et pigments. Et une grande toile posée au sol comme dans les plus légendaires clichés de l'Action Painting avec un Jackson Pollock qui danse autour comme un beau diable. «Peindre, ce n'est pas juste tremper son pinceau dans la peinture et réaliser son grand œuvre. C'est explorer la matière et aller jusqu'au bout de ses possibilités. Je travaille directement à la main sur toute la surface, j'expérimente parfois avec un bout d'emballage qui traîne dans l'atelier et qui me sert de pinceau. Certains tableaux sont alors moulés et deviennent les sculptures argentées, lisses et granuleuses de mon exposition à la Lisson Gallery.»

L'intuition du sculpteur évolue avec la technologie, dit celui qui navigue entre les disciplines comme un pirate entre deux criques. «Le langage de la sculpture a changé depuis quinze ans, du fait des ordinateurs et de la numérisation en 3D. On peut tout faire virtuellement! À travers l'histoire de l'art, les artistes ont toujours eu une forte imagination pour couper le souffle à leur public. Le Caravage a renoncé à la séduction des couleurs pour créer le Chiaroscuro et inventé l'éclairage de Hollywood! Deux cents ans avant la photographie, Vermeer a inventé la chute d'une goutte de lait en une nanoseconde et l'a peinte directement sur la toile en virtuose, sans un dessin!

Quand le peintre du XVIIe hollandais se représente dans un miroir du tableau, il subvertit le genre si codé de la nature morte par l'irruption de l'autoportrait? Aujourd'hui, Jeff Koons et Anish Kapoor utilisent le miroir. J'essaie de réinvestir autrement la peinture», s'enflamme ce Britannique qui se dispense de tout snobisme. Ce flamboyant a découvert l'art, sur son île anglo-normande, par le biais d'un professeur et de ses pieux catalogues. C'est un drôle de feu sacré qui l'anime, étincelle qui a donné naissance à des tableaux miroirs et à un sac doré, étrange, dense, accidenté comme une pépite.